

Platon

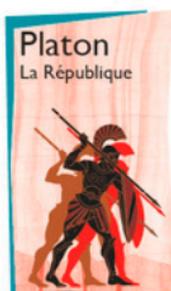
La République

Traduction et présentation
par Georges Leroux



Platon

La République



La scène est au Pirée. Attablés dans la maison du vieux Céphale, Socrate et quelques amis entreprennent de discuter des récompenses promises au juste dans l'au-delà. Qui peut le mieux cerner l'essence de la justice ? La sagesse traditionnelle, les mythes anciens semblent impuissants et Socrate a vite raison des prétentions du

sophiste Thrasymaque.

Alors s'amorce avec Glaucon et Adimante, les frères de Platon placés en position d'interlocuteurs philosophes, un long entretien qui, de la justice dans la cité, remonte vers la justice de l'âme. L'histoire d'Athènes traverse sans cesse ce dialogue puissant, où la proposition d'une cité parfaite et de la royauté des philosophes est à la fois la réponse à la tourmente politique de la démocratie grecque et la recherche métaphysique des vertus de l'âme et des objets de la raison.

Dans la traduction et le commentaire que je présente ici, j'ai cherché à construire l'équilibre le plus rigoureux possible entre une lecture centrée sur l'histoire et une autre qui prend la métaphysique comme foyer principal. Un des effets de cette perspective est d'éviter une position trop courante aujourd'hui, la dépolitisation de l'œuvre. L'inquiétude de celui qui aspire à la justice, Platon ne cesse de le rappeler, n'est-elle pas indissociablement éthique et politique ?

Georges LEROUX

Traduction, présentation, notes
et index par Georges Leroux

Nouvelle bibliographie mise à jour

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion



Flammarion

LA RÉPUBLIQUE

Œuvres de Platon
dans la même collection

Alcibiade (nouvelle traduction de Chantal Marbœuf et Jean-François Pradeau). – *Apologie de Socrate. Criton* (nouvelle traduction de Luc Brisson). – *Le Banquet* (nouvelle traduction de Luc Brisson). – *Le Banquet. Phèdre. Charmide. Lysis* (nouvelles traductions de L.-A. Dorion). – *Cratyle* (nouvelle traduction de Catherine Dalimier). – *Euthydème* (nouvelle traduction de Monique Canto). – *Gorgias* (nouvelle traduction de Monique Canto). – *Hippias majeur. Hippias mineur* (nouvelles traductions de Jean-François Pradeau et Francesco Fronterotta). – *Ion* (nouvelle traduction de Monique Canto). – *Lachès. Euthyphron* (nouvelles traductions de Louis-André Dorion). – *Lettres* (nouvelle traduction de Luc Brisson). – *Les Lois* (nouvelle traduction de Luc Brisson et Jean-François Pradeau). – *Ménon* (nouvelle traduction de Monique Canto). – *Ménexène* (nouvelle traduction de Daniel Loayza). – *Les Mythes de Platon* (textes choisis et présentés par Jean-François Pradeau). – *Parménide* (nouvelle traduction de Luc Brisson). – *Phédon* (nouvelle traduction de Monique Dixsaut). – *Phèdre* (nouvelle traduction de Luc Brisson). – *Philèbe* (nouvelle traduction de Jean-François Pradeau). – *Platon par lui-même* (textes choisis et traduits par Louis Guillermit). – *Politique* (nouvelle traduction de Luc Brisson et Jean-François Pradeau). – *Protagoras* (nouvelle traduction de Frédérique Ildefonse). – *Protagoras. Euthydème. Gorgias. Ménexène. Ménon. Cratyle*. – *La République* (nouvelle traduction de Georges Leroux). – *Second Alcibiade. Hippias mineur. Premier Alcibiade. Euthyphron. Lachès. Charmide. Lysis. Hippias majeur. Ion*. – *Sophiste* (nouvelle traduction de Nestor L. Cordero). – *Sophiste. Politique. Philèbe. Timée. Critias*. – *Théétète* (nouvelle traduction de Michel Narcy). – *Théétète. Parménide*. – *Timée. Critias* (nouvelles traductions de Luc Brisson).

PLATON

LA RÉPUBLIQUE

Traduction inédite, introduction, bibliographie et notes
par
Georges LEROUX

Bibliographie mise à jour en 2016

GF Flammarion



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, Paris, 2002.
Édition corrigée et mise à jour en 2016.
ISBN : 978-2-0813-8669-3

REMERCIEMENTS

Comme tout traducteur, j'ai envers mes nombreux devanciers la dette qu'on peut avoir envers ceux qui ont frayé le chemin. Leur nombre indique déjà l'ampleur de la tâche. Chaque génération veut retraduire ce texte fondamental et, en y procédant, y découvre toujours du neuf. Pour mener à bien mon travail, j'ai pu compter sur l'amitié de plusieurs collègues. À Vianney Décarie, Luc Brisson, Alain-Philippe Segonds, Philippe Hoffmann, Jean-Marc Narbonne et Louis-André Dorion, traducteurs chevronnés, j'exprime des remerciements particuliers. J'ai eu l'occasion de discuter de nombreuses fois avec eux et de bénéficier de leur riche connaissance du texte platonicien. L'histoire grecque se trouve à chaque tournant de ce dialogue, et je veux exprimer une reconnaissance toute spéciale à ma collègue historienne Janick Auberger qui m'a généreusement guidé dans l'interprétation de l'arrière-plan historique de la République.

À mes maîtres français, Mathieu G. De Durand (†), Pierre Hadot et Jean Pépin, je désire exprimer toute ma gratitude. Leur enseignement a constitué pour moi un modèle de rigueur et une inspiration constante.

Mes étudiants qui ont accompagné ce travail au cours des dernières années ont été, par leurs questions et par leurs lectures, des collaborateurs fidèles. Je tiens à remercier particulièrement Francis Careau, Steve Maskaleut, Alexis Thibault et Guillaume Pinson.

Sans le soutien de l'Université du Québec à Montréal, ce travail n'aurait pu être mené à terme. Je remercie en particulier son programme d'aide à l'édition qui a apporté une contribution à la révision du manuscrit. Je remercie également Raymonde Abenaïm, qui m'a aidé à revoir le texte final de la traduction.

Je voudrais dédier ce travail à la mémoire de Raymond Bourgault, un père jésuite qui fut mon professeur de grec au collège Sainte-Marie de Montréal. Élève à Paris de Pierre Chantraine, il avait écrit sous sa direction une thèse sur l'Odyssée. Il consacra une partie importante de sa vie à l'enseignement du grec et de la philosophie et ses exposés sur la République sont restés gravés dans ma mémoire.

ABRÉVIATIONS

DK : DIELS, Hermann, hrsg. von Walther KRANZ, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, Weidmann, 3 vols, 1968 (6^e édition, 1951-1952).

DL : DIOGÈNE LAËRCE, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, traduction française sous la direction de Marie-Odile Goulet-Cazé, introductions, traductions et notes de J.-F. Balaudé, L. Brisson, J. Brunschwig, T. Dorandi, M.-O. Goulet-Cazé, R. Goulet et M. Narcy, avec la collaboration de Michel Patillon, Paris, Le Livre de Poche, « La Pochothèque », 1999.

DPA : GOULET, Richard (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques. Vol. I : Abammon à Axiothea ; Vol. II : Babelyca d'Argos à Dyscolius ; Vol. III : D'Eccelos à Juvénal*, Paris, Éditions du CNRS, 1989, 1994 et 2000.

LGPN : FRASER, P.M. & MATTHEWS, E., *A Lexicon of Greek Personal Names. Vol. II. Attica*, edited by M.J. Osborne and S.G. Byrne, Oxford, Clarendon Press, 1994.

PLG : BERGK, Theodorus, *Poetae Lyrici Graeci*, Leipzig, G. Teubner, 1882.

<i>Apol.</i>	<i>Apologie de Socrate</i>
<i>Banq.</i>	<i>Banquet</i>
<i>Charm.</i>	<i>Charmide</i>
<i>Crat.</i>	<i>Cratyle</i>
<i>Euth.</i>	<i>Euthydème</i>
<i>Euthyph.</i>	<i>Euthyphron</i>
<i>Gorg.</i>	<i>Gorgias</i>
<i>Hipp. maj.</i>	<i>Hippias majeur</i>
<i>I Alc.</i>	<i>Premier Alcibiade</i>
<i>Mén.</i>	<i>Ménexène</i>
<i>Parm.</i>	<i>Parménide</i>
<i>Phil.</i>	<i>Philèbe</i>
<i>Pol.</i>	<i>Politique (Platon) ou Politiques (Aristote)</i>
<i>Protag.</i>	<i>Protagoras</i>
<i>Soph.</i>	<i>Sophiste</i>
<i>Théét.</i>	<i>Théétète</i>
<i>Const. Ath.</i>	<i>Aristote, Constitution d'Athènes</i>
<i>Disc.</i>	<i>Lysias, Discours</i>
<i>Enn.</i>	<i>Plotin, Ennéades</i>
<i>Eth. Nic.</i>	<i>Aristote, Éthique à Nicomaque</i>
<i>Hellén.</i>	<i>Xénophon, Helléniques</i>
<i>Il.</i>	<i>Homère, Iliade</i>
<i>In Remp.</i>	<i>Proclus, In Platonis Rempublicam</i>
<i>In Tim.</i>	<i>Proclus, In Platonis Timaeum</i>
<i>Mém.</i>	<i>Xénophon, Mémoires</i>
<i>Mét.</i>	<i>Aristote, Métaphysique</i>
<i>Météor.</i>	<i>Aristote, Météorologiques</i>
<i>Ném.</i>	<i>Pindare, Néméennes</i>
<i>Od.</i>	<i>Homère, Odyssée</i>
<i>Olymp.</i>	<i>Pindare, Olympiques</i>
<i>Op. rhét.</i>	<i>Lysias, Opuscules rhétoriques</i>
<i>Poét.</i>	<i>Aristote, Poétique</i>
<i>Pyth.</i>	<i>Pindare, Pythiques</i>
<i>Réf. soph.</i>	<i>Aristote, Réfutations sophistiques</i>
<i>Répub. Lacéd.</i>	<i>Xénophon, République des Lacédémoniens</i>
<i>Rhét.</i>	<i>Aristote, Rhétorique</i>
<i>Sept</i>	<i>Eschyle, Les Sept contre Thèbes</i>
<i>Théog.</i>	<i>Hésiode, Théogonie</i>
<i>Travaux</i>	<i>Hésiode, Les Travaux et les jours</i>

LA RÉPUBLIQUE¹

LIVRE I

[327a]

J'étais descendu² hier au Pirée³, en compagnie de Glaucon⁴, fils d'Ariston, pour faire mes prières à la déesse⁵, et j'étais en même temps désireux d'assister à la fête⁶. De quelle manière allaient-ils la célébrer, puisqu'ils le faisaient pour la première fois ? Bien sûr, j'ai trouvé la procession des gens du lieu⁷ fort belle, mais la manière dont défilèrent les Thraces ne me parut pas moins convenir à la célébration. Une fois nos prières terminées et après avoir pris le temps de regarder la fête, [327b] nous nous étions mis en chemin pour retourner vers la ville. Or, nous ayant aperçus de loin, alors que nous étions pressés de rentrer chez nous, Polémarque⁸, fils de Céphale, nous dépêcha son jeune serviteur pour nous prier de l'attendre. Celui-ci, m'attrapant par derrière par mon manteau, nous dit : « Polémarque vous demande de l'attendre. » M'étant retourné vers lui, je m'informai pour savoir où se trouvait son maître. « Le voici, dit-il, il arrive derrière moi, attendez-le. – Eh bien, dit Glaucon, nous allons l'attendre. »

Et quelques instants plus tard, Polémarque [327c] arriva en compagnie d'Adimante, le frère de Glaucon, de Nicératos⁹, fils de Nicias, et de quelques autres, qui rentraient de la procession.

Polémarque dit alors :

« Socrate, vous me semblez pressés de rentrer en ville.

– Tu n'as pas tort de le penser, dis-je.

– Et vois-tu, dit-il, combien nous sommes ?

– Comment ne pas le voir ?

– Alors, dit-il, ou bien vous l'emporterez sur nous, ou bien vous resterez ici.

– N'existe-t-il pas, dis-je, une autre possibilité : ne pourrions-nous vous convaincre qu'il faut nous laisser partir ?

– Mais alors il s'agirait pour vous, dit-il, de pouvoir convaincre des gens qui ne vous écoutent pas ?

– Non, certainement pas, dit Glaucon.

– On ne vous écouterait pas, mettez-vous cela dans la tête. »

[328a] Adimante, prenant la parole, dit :

« Peut-être justement n'êtes-vous pas au courant qu'il y aura en soirée une course aux flambeaux, à cheval, en l'honneur de la déesse ?

– À cheval ? m'écriai-je, en voilà une nouveauté ! C'est à cheval qu'ils porteront les flambeaux et se les passeront dans le relais de la course¹⁰ ? Est-ce bien cela que tu veux dire ?

– C'est bien cela, dit Polémarque, et en plus, ils prépareront une fête de nuit¹¹ qui vaut la peine d'être vue. Après le dîner, nous comptons bien nous lever pour sortir et assister à la fête nocturne ; nous serons en compagnie de plusieurs jeunes gens d'ici et nous pourrions discuter. Mais restez donc, [328b] et n'allez pas refuser ! »

Alors Glaucon répondit :

« Il semble bien qu'il faille rester.

– Eh bien, si c'est ton avis, dis-je, c'est ce qui s'impose. »

Nous prîmes donc la direction de la maison de Polémarque et, arrivés là, nous tombâmes sur Lysias¹², et aussi Euthydème¹³, les frères de Polémarque. Il y avait là également Thrasymaque de Chalcédoine¹⁴, et Charmantide de Pæanée¹⁵, et aussi Clitophon¹⁶, le fils d'Aristonyme. À l'intérieur se trouvait Céphale¹⁷, le père de Polémarque, qui me sembla beaucoup vieilli. Il faut dire qu'il y avait longtemps [328c] que je ne l'avais vu. Il avait pris place sur un siège à coussin et il portait une couronne sur la tête, car il venait tout juste d'offrir un sacrifice dans la cour.

Nous nous assîmes donc autour de lui : quelques sièges étaient disposés là, en cercle.

Aussitôt qu'il m'aperçut, Céphale s'empressa de me saluer et dit :

« Socrate, tu ne descends pas souvent nous voir au Pirée, il le faudrait pourtant. Si j'avais encore la force de monter facilement en ville, tu n'aurais pas besoin de te déplacer ici, [328d] c'est nous qui irions vers toi. Mais dans les circonstances, il est nécessaire que tu viennes ici plus fréquemment. Tu dois bien savoir qu'en ce qui me concerne, autant les plaisirs du corps s'affadissent, autant les désirs et les plaisirs qui ont trait aux entretiens prennent de l'importance. Ne résiste pas, joins-toi à la compagnie de ces jeunes gens¹⁸, et quand tu viens nous rendre visite ici, que ce soit comme à des amis, à des gens qui sont très proches de toi.

– Bien sûr, Céphale, répondis-je, je suis heureux de dialoguer avec des gens qui sont avancés en âge. Car il me semble [328e] qu'il nous faut apprendre auprès d'eux, comme nous apprenons auprès de gens qui se sont engagés sur un chemin que nous devons sans doute nous aussi parcourir, de quelle nature est ce chemin, s'il est pénible et difficile, ou aisé et agréable. Et j'aurais justement plaisir à apprendre de toi comment, puisque te voilà parvenu à cette étape de la vie, tu comprends ce que les poètes appellent "le seuil de la vieillesse"¹⁹ : est-ce un moment difficile de la vie ? Toi, qu'en dirais-tu ?

– [329a] Par Zeus, Socrate, dit-il, je veux bien de mon côté te dire comment je vois les choses. Souvent, en effet, nous nous réunissons entre gens âgés à peu près du même âge, conservant sa valeur au vieux dicton²⁰. Dans ces réunions, la plupart d'entre nous se lamentent, ils regrettent les plaisirs de leur jeunesse et ils se remémorent les délices de l'amour, la bonne chère et les autres plaisirs du même ordre, et ils récriminent comme s'ils étaient privés de biens d'une grande importance : comme ils vivaient bien alors, et maintenant ils ne vivent même plus ! Certains d'entre eux [329b] se plaignent de la manière dont leurs proches traitent la vieillesse, comme du rebut, et sur cette

lancée, ils se lamentent en rendant la vieillesse responsable de tous les maux. Mais, à mon avis, Socrate, ils ne blâment pas le vrai responsable, car si la vieillesse était la vraie cause, j'aurais moi aussi subi l'épreuve de tous ces maux du fait de mon grand âge, et ce serait aussi le cas de tous ceux qui sont parvenus à cet âge de la vie. Or, je peux affirmer que j'ai rencontré pour ma part d'autres vieillards qui ne partagent pas du tout cette attitude, et notamment le poète Sophocle²¹. Un jour j'étais à ses côtés et on lui posa la question : « Comment te sens-tu, [329c] Sophocle, par rapport aux plaisirs de l'amour ? Es-tu encore capable d'avoir une relation avec une femme ? » Et celui-ci de répondre : « Tais-toi, bonhomme, je suis enchanté de m'en être sorti, comme si je m'étais échappé d'un maître enragé et sauvage ! » Il m'impressionna alors par cette belle réponse, et encore aujourd'hui elle ne me fait pas moins impression. À tous égards en effet, pour ce genre de choses, il se produit dans la vieillesse une grande paix et une libération. Quand les désirs perdent leur intensité et s'apaisent, alors se réalise absolument la parole de Sophocle²² : [329d] on se trouve libéré de tyrans nombreux et maniaques. Quant aux plaintes de ces vieillards, et notamment en ce qui concerne leurs proches, il n'en existe qu'une seule cause, Socrate, et ce n'est pas la vieillesse des personnes, mais leur caractère. S'ils sont équilibrés et d'un tempérament serein, la vieillesse ne sera pas pour eux un tel fardeau ; sinon, Socrate, ce n'est pas seulement la vieillesse, mais aussi la jeunesse qui se révélera pénible pour eux. »

Et moi, subjugué par son propos et désireux de le voir poursuivre, je le poussai à le faire et lui dis :

« Je pense bien, Céphale, que quand tu tiens ce langage, [329e] la plupart de ceux qui t'écoutent ne te suivent pas. Ils croient plutôt que si tu supportes aisément la vieillesse, ce n'est pas grâce à ton caractère, mais parce que tu possèdes une grande fortune²³. Pour les riches, en effet, on dit que les consolations ne manquent pas.

– Tu dis vrai, dit-il, ils ne sont pas d'accord avec moi. Certes, ils tiennent un point, mais pas autant qu'ils le pen-

sent. C'est la parole de Thémistocle²⁴ qui convient, lorsqu'il répondit à l'homme de Sériphos. Celui-ci l'injurait en lui disant qu'il ne devait pas sa réputation [330a] à son mérite, mais à sa cité. Et Thémistocle de répondre que s'il avait été lui-même de Sériphos, il n'aurait pas une telle renommée, mais que l'autre, s'il avait été athénien, n'en aurait eu guère plus. Ce propos s'applique bien à ceux qui ne sont pas riches et qui trouvent la vieillesse pénible : il est vrai que l'homme de bien²⁵, s'il est dans le besoin, ne supportera pas la vieillesse sans difficulté, mais celui qui n'est pas un homme de bien aura beau être riche, il ne trouvera pas pour autant la sérénité pour lui-même.

– Dis-moi, Céphale, repris-je, le gros de ta fortune te vient-il d'un héritage de famille²⁶, ou l'as-tu acquis par toi-même ?

– Tu me demandes ce que j'ai acquis, [330b] Socrate ? En ce qui concerne l'accroissement de ma fortune, je tiens une position intermédiaire entre mon père et mon grand-père. Mon grand-père, dont je porte le nom, a hérité d'une fortune à peu près égale à celle que je possède actuellement, et il la multiplia plusieurs fois. Mon père, Lysanias, la ramena à un niveau inférieur à ce qu'elle est maintenant. Quant à moi, je me réjouis de léguer à mes enfants ici présents une fortune non pas moindre, mais un peu plus importante que celle que j'ai reçue en héritage.

– Si je t'ai interrogé là-dessus, repris-je, c'est que tu ne m'as pas semblé trouver un plaisir particulier [330c] dans la possession de la richesse ; c'est ainsi que se comportent en général ceux qui ne l'ont pas acquise par eux-mêmes. Ceux qui, au contraire, l'ont acquise par eux-mêmes y sont deux fois plus attachés que les autres. En effet, de même que les poètes se réjouissent de leurs poèmes, et les pères de leurs enfants, ainsi ceux qui se sont enrichis accordent beaucoup d'importance à leur fortune parce qu'elle est leur œuvre, et aussi bien sûr du fait de son utilité, comme tout le monde. C'est la raison pour laquelle ils sont pénibles à fréquenter²⁷ : ils ne veulent parler de rien d'autre que de leur richesse.

– Tu dis vrai, dit-il.

– Tout à fait, [330d] dis-je, mais dis-moi encore autre chose : à ton avis, quel est le plus grand bien²⁸ que tu as retiré de la possession d’une grande fortune ?

– Si je devais le dire, je ne serais sans doute pas capable, dit-il, de convaincre grand monde de sa valeur. En effet, sache bien ceci Socrate, reprit-il, que lorsque quelqu’un se rapproche²⁹ de ce qu’il entrevoit comme sa fin, alors lui viennent des craintes et des angoisses relatives à des choses qui auparavant ne l’inquiétaient pas. Les récits qu’on raconte³⁰ sur l’Hadès, et le fait qu’on doive là-bas rendre compte³¹ des injustices commises ici-bas, il s’en moquait jusque-là, mais désormais [330e] son âme est troublée³² à l’idée que ces récits soient véridiques. Et lui-même, soit parce qu’il est affaibli par la vieillesse, soit parce qu’il se rapproche désormais du monde de là-bas, il leur accorde une plus grande importance. L’anxiété³³ donc et une réelle frayeur surgissent en lui, et il se met à réfléchir et à examiner s’il a commis quelque injustice envers quiconque. Celui qui découvre alors dans son existence plusieurs injustices et qui, comme les enfants³⁴, s’éveille au beau milieu de ses rêves, celui-là est rempli d’effroi, et il vit dans une horrible appréhension. [331a] Si au contraire sa conscience ne lui fait reproche d’aucune faute, une douce espérance l’accompagne sans cesse, cette “bonne nourrice du vieillard”, selon l’expression de Pindare. Car, Socrate, ce grand poète a parlé avec grâce de celui qui conduit sa vie selon la justice et la piété, quand il dit :

*Douce, lui caressant le cœur
nourrice de la vieillesse, l’espérance l’accompagne
elle qui gouverne souverainement
l’opinion ballottée en tous sens des mortels*³⁵.

« Oui, ce sont là des paroles admirables. Ayant ce poème en tête, je soutiens que la possession des richesses représente la valeur la plus élevée, mais pas pour [331b] n’importe quel homme, seulement pour l’homme de bien. Ne pas tromper ni mentir, même involontairement, n’avoir

aucune dette, qu'il s'agisse de l'offrande d'un sacrifice à un dieu, ou d'une créance à quelqu'un, quand le moment est venu de partir là-bas sereinement, à tout cela la possession des richesses peut contribuer pour une large part. Elle présente également bien d'autres avantages, mais si on évalue les uns et les autres, je dirais pour ma part, Socrate, que la richesse n'est pas le moindre pour un homme réfléchi.

– Tu parles très bien, Céphale, dis-je. **[331c]** Mais en ce qui concerne cette chose-là elle-même, la justice³⁶, dirons-nous dès lors qu'il s'agit simplement³⁷ de dire la vérité et de rendre à chacun ce qu'on en a reçu ? Ces deux actes mêmes, ne les faisons-nous pas tantôt de manière juste, tantôt de manière injuste ? Je propose le cas suivant : si quelqu'un recevait des armes de la part d'un ami tout à fait raisonnable, mais que celui-ci étant devenu fou les lui redemande, tout le monde serait d'accord pour dire qu'il ne faut pas les lui rendre et que celui qui les rendrait ne ferait pas un acte juste, pas plus que celui qui se proposerait de dire la vérité à un homme dans un tel état.

– **[331d]** Tu as raison, dit-il.

– Ce n'est donc pas une définition de la justice³⁸ que de la définir comme étant le fait de dire la vérité et de rendre ce qu'on a reçu.

– Bien au contraire, Socrate, dit alors Polémarque intervenant dans la discussion, si toutefois nous en croyons Simonide³⁹.

– Sans doute, reprit Céphale, mais je vous laisse en discuter, car je dois maintenant m'occuper des offrandes sacrées.

– Par conséquent, reprit-il, moi, Polémarque, je serai l'héritier de tes positions⁴⁰ ?

– Absolument, répliqua-t-il en riant, et il s'en alla aussitôt pour sacrifier les offrandes.

– Dis-nous donc **[331e]**, repris-je, toi l'héritier de la discussion, ce que dit Simonide de la justice et pourquoi tu affirmes qu'il a raison.

– Il affirme, dit-il, qu'il est juste de rendre à chacun ce qu'on lui doit⁴¹. Ce propos me semble à moi une bonne manière de présenter les choses.

– Pour sûr, répondis-je, il n'est pas facile de ne pas le croire, c'est un homme sage et divin⁴². Ce qu'il veut dire cependant, Polémarque, peut-être le comprends-tu quant à toi, mais moi je ne le comprends pas. Il est assez clair qu'il n'entend pas, comme nous le disions tantôt⁴³, que si quelqu'un s'est vu confier quelque chose en dépôt, il doive le rendre à celui qui le lui réclame alors que celui-ci a perdu la raison. Et pourtant [332a], ce qu'on a confié en dépôt constitue à n'en pas douter quelque chose qu'on doit rendre, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Mais il faut éviter en toute circonstance de le rendre à celui qui le réclame et qui n'a plus sa raison ?

– C'est vrai, dit-il.

– Alors Simonide veut donc dire autre chose, semble-t-il, quand il dit qu'il est juste de rendre ce qu'on doit ?

– Par Zeus, dit-il, autre chose certainement ! Car il pense que les amis⁴⁴ ont le devoir de faire du bien à leurs amis, en aucun cas de leur faire du mal.

– Je comprends, dis-je. Il ne rend pas ce qu'il doit, celui qui rend de l'argent à celui qui le lui a confié en dépôt [332b], si la restitution et la récupération comportent des dommages et si celui qui reprend et celui qui restitue sont des amis. N'est-ce pas de cette manière que s'exprime Simonide ?

– Tout à fait.

– Mais alors, à des ennemis, faut-il rendre ce que par hasard on leur devrait ?

– Oui, absolument, dit-il, en tout cas ce qui leur est dû ; or, ce qu'on doit à un ennemi, je pense, en tout cas ce qu'un ennemi doit à son ennemi, c'est ce qui lui convient : du mal.

– Apparemment donc, dis-je, Simonide s'est exprimé par énigmes⁴⁵, c'est en poète qu'il a tenté de dire ce qu'est le juste. Il se représentait, [332c] semble-t-il, ce qui est juste comme le fait de rendre à chacun ce qui convient ; c'est ce qu'il a appelé "ce qu'on doit".

– Mais qu'en penses-tu ? dit-il.

– Par Zeus, repris-je, si on lui avait demandé : “Simonide, l’art qu’on appelle la médecine, à qui justement rend-il ce qui est dû et ce qui convient, et que donne-t-il alors ?”, quelle aurait été selon toi sa réponse ?

– De toute évidence, dit-il, il donne aux corps les remèdes, les aliments et les boissons.

– Et ce qu’on appelle l’art culinaire, à qui donne-t-il ce qui est dû et ce qui convient, et que donne-t-il alors ?

– [332d] Il donne les assaisonnements aux plats cuisinés.

– Bien ! Et maintenant, l’art qui porterait le nom de justice⁴⁶, à qui rend-il ce qui est dû, et que donne-t-il ?

– S’il faut, Socrate, répondit-il, être conséquent avec ce que nous venons de dire, la justice rend aux amis et aux ennemis respectivement des biens et des maux.

– Donc, faire du bien à ses amis et du mal aux ennemis, c’est cela qu’il appelle la justice ?

– Il me semble.

– Or, qui est le plus en mesure de faire du bien à ses amis malades ou du mal à ses ennemis, du point de vue de la maladie et de la santé ?

– Le médecin.

– [332e] Et qui peut le faire pour les navigateurs, par rapport aux dangers de la mer ?

– Le pilote.

– Et qu’en est-il du juste ? Dans quelle action⁴⁷ et en fonction de quelle tâche est-il le plus en mesure d’aider ses amis et de nuire à ses ennemis ?

– À la guerre⁴⁸, en combattant contre les uns et en s’alliant avec les autres, me semble-t-il.

– Très bien, mais mon cher Polémarque, le médecin n’a guère d’utilité pour ceux qui ne sont pas souffrants ?

– C’est vrai.

– Et le pilote n’est guère utile à ceux qui ne sont pas en mer.

– Sans doute.

– Mais alors, le juste ne sera guère utile à ceux qui ne sont pas en guerre ?

– Cela ne me semble pas du tout le cas.